

Revue de presse

Huit heures ne font pas un jour
de Rainer Werner Fassbinder
mise en scène Julie Deliquet



Le Monde

Théâtre : Julie Deliquet orchestre une subversion joyeuse dans un atelier

Avec « Huit heures ne font pas un jour », au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, la metteuse en scène signe une adaptation enlevée du feuilleton télévisé sur le monde ouvrier de Rainer Werner Fassbinder.

Publié le 9 octobre 2021



La troupe de *Huit heures ne font pas un jour*, d'après Rainer Werner Fassbinder, mis en scène par Julie Deliquet, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. PASCAL VICTOR/ARTCOM-PRESS

Un spectacle sur la vie ouvrière, optimiste et joyeux, baigné par l'énergie galvanisante de la débrouille et du sens du collectif ? On prend ! Et on salue la belle idée qu'a eue Julie Deliquet, la nouvelle directrice du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), d'adapter au théâtre *Huit heures ne font pas un jour*, le formidable feuilleton télévisé réalisé par Rainer Werner Fassbinder en 1972. La soirée qu'elle présente, en compagnie de ses excellents comédiens, fait crépiter une étincelle d'utopie bienvenue, dans notre monde courbatu par bien des maux, et pas seulement par le Covid-19.

En 1971, quand la chaîne de télévision allemande WDR lui propose de réaliser une série familiale, diffusée à des heures de grande écoute, Fassbinder a 26 ans. Il a déjà écrit treize pièces de théâtre, réalisé huit films, signé nombre de mises en scène de ses propres pièces ou d'autres auteurs. La commande de la WDR l'intéresse parce qu'elle lui permet d'investir et de subvertir un genre populaire, d'y ap-

poser sa patte. Huit heures ne font pas un jour ne ressemble à rien d'autre, dans sa manière d'aborder le réel à rebours du naturalisme en vigueur à la télévision et d'inventer une forme d'artifice, entre conte et distanciation brechtienne. C'est aussi l'oeuvre la plus optimiste de Fassbinder, qui laisse libre cours, de manière inédite chez lui, à la fraîcheur et à l'espoir.

Les comédiens sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus

Le cinéaste allemand a surtout inventé là une merveilleuse galerie de personnages, tous plus vivants et attachants les uns que les autres, qui font le prix de cette fresque située à l'exacte intersection de l'intime et du collectif. Le coeur en est une famille ouvrière de Cologne, les Krüger-Epp, que l'on découvre alors qu'elle fête l'anniversaire de son in-

narrable grand-mère, Luise, dite Mamie. Lorsqu'il ressort acheter quelques bouteilles de mousseux au distributeur de la gare, Jochen, son petit-fils, rencontre Marion, et c'est le début d'une grande histoire d'amour, autour de laquelle tourne toute l'oeuvre.

PUGNACITÉ ET SOLIDARITÉ

Jochen est ouvrier dans une usine d'outillage, il est beau gosse, beau parleur ; Marion travaille au service des petites annonces du journal local, c'est une jeune femme libre, indépendante. Quant à Mamie, monument d'impertinence et de vivacité, armée d'une philosophie solide - « *in schnaps veritas* » -, elle semble apte à résoudre tous les problèmes. Combat ouvrier pour plus d'autonomie, émancipation féminine, dignité du troisième âge, droits de l'enfant... Fassbinder fait le pari d'une lutte heureuse, trempée dans la pugnacité et la solidarité.

Julie Deliquet s'empare de ce matériau exceptionnel avec le talent qui est le sien - c'en est un - pour rendre tout cela simple et vivant, ancré dans le présent du théâtre, fortement incarné. Elle ramène les cinq épisodes de la série à un spectacle de trois heures, et pourtant tout est là, le romanesque et le réel, le social et l'intime, cousus au petit point.

La metteuse en scène fait le pari d'un espace unique, vaste atelier vintage décoré avec son superbe sens de la récup, un décor qui est avant tout un espace à jouer, et qui se transforme en un clin d'oeil en salle de banquet pour un mariage.

Dans ce théâtre à nu, où la peau du réel n'a pas le recours, pour s'habiller, de l'image telle que pouvait la travailler un cinéaste comme Fassbinder, les comédiens sont en première ligne. Et ils sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus, déployant un jeu certes réaliste, dans leurs costumes furieusement *seventies*, mais teinté d'étrangeté et de merveilleux. Qu'il s'agisse d'Ambre Febvre, lumineuse Marion, ou de Mikaël Treguer, Jochen intense et séduisant. De Christian Drillaud, parfait en amoureux lunaire de Mamie, de Lina Alsayed, magnifique en épouse se tirant des griffes d'un mari violent, ou d'Éric Charon, en homme (pas si) ordinaire.

Mais celle qui règne sur le spectacle, comme sur l'histoire de Fassbinder, c'est Mamie, telle que la joue Evelyne Didi, en faisant souffler un irrésistible vent de folie douce sur la représentation. En elle s'incarne tout l'esprit primesautier de Huit heures ne font pas un jour, cette subversion joyeuse qui déjoue la lourdeur des destins écrits d'avance.

De le retrouver aujourd'hui, ce geste de Fassbinder consistant à montrer des prolétaires bien décidés à ne pas s'enfermer dans une position de victimes, mais devenant les acteurs de leur propre histoire, cela fait un bien fou. Comme une ivresse retrouvée, après des années de gueule de bois.

Huit heures ne font pas un jour, de Rainer Werner Fassbinder, traduction Laurent Muhleisen (L'Arche, 304 p., 19,50 €). Adaptation et mise en scène par Julie Deliquet. [Théâtre Gérard-Philipe](#), Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 17 octobre, du mercredi au dimanche à 19 h 30. De 6 € à 23 €. En tournée de janvier à avril 2022, à Montpellier, Lyon, Grenoble, La Rochelle, Toulouse, Colmar, Toulon, Marseille, Limoges, Reims et Caen.

Fabienne Darge

Théâtre : « Huit heures ne font pas un jour », pièce de haute lutte

publié le 8 octobre 2021

Le feuilleton allemand de Fassbinder, repris sur scène par Julie Deliquet, restitué avec bonheur les tribulations d'une dizaine d'ouvriers dans les années 70.



Sur scène, un banquet façon kermesse. (Pascal Victor/©Pascal VICTOR/ArtComPress)

La metteuse en scène Julie Deliquet, nommée à la tête du théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis pendant le premier confinement, aime les échanges transgénérationnels et le fourmillement des acteurs sur scène, tout ce qui permet au spectateur de régler lui-même sa propre focale sur tel personnage ou action parallèle. *Vania* d'après Tchekhov, *Fanny et Alexandre* d'après Bergman, *Un conte de Noël* tiré du film d'Arnaud Desplechin : autant de spectacles qui prouvent une aptitude rare à faire advenir la jubilation de l'instant présent sur un plateau de théâtre, comme en témoigne le nom de sa compagnie, In Vitro, fondée il y a une douzaine d'années. *Huit heures ne font pas un jour*, ce beau titre d'un feuilleton de Fassbinder - on ne disait pas série - commandé par la télévision allemande en 1971 au cinéaste de 27 ans qui avait déjà tourné huit longs métrages, ne fait pas exception.

Durant trois heures vingt, on suivra les tribulations d'une dizaine d'ouvriers et d'une famille, qui vont progressivement lever tous les freins qui entravent leur quotidien, trouver des solutions à leurs problèmes personnels perçus pour ce qu'ils sont : des questions politiques. Un exemple : Monika (lumineuse Lina Alsayed) veut travailler. Elle le dit sur tous les tons. Or l'absence de crèches et le fonctionnement de l'école allemande obligent les mères à rester à la maison sous peine d'être qualifiées de «mère corbeau». Au début des années 70, les revendications de ce personnage n'étaient pas si fréquemment problématisées dans les oeuvres, pas plus qu'au sein de la société. De même le matraquage des hommes sur leur épouse que dénonce Monika frappée par son mari, était considéré jusqu'à peu comme une question intime relevant de la sphère domestique. Ici, Luise, la grand-mère, (fantastique Evelyne Didi), ne s'embarrasse pas de difficultés. Elle décide de squatter une bibliothèque municipale abandonnée, pour y installer une garderie sauvage.

CELLULE DE DÉGRISEMENT

Utopique ? Peu importe, car jusqu'à l'entracte, la frénésie de problèmes aussitôt posés, très vite résolus, provoque un optimisme ravageur, comme si toute la salle était shootée aux euphorisants. On a envie d'y croire. Suivre Luise quand elle veut fonder «une agence immobilière pour personnes âgées» même si sa famille est plus dubitative. Ne pas ciller quand le nouveau contremaître, recruté à l'extérieur de l'usine, est d'accord avec les ouvriers : son recrutement est lamentable, les patrons auraient été mieux inspirés de choisir l'un d'entre eux, et d'ailleurs, il va aider l'aspirant à se former aux mathématiques. Excepté le personnage de la grand-mère intempestive qui n'hésite pas à jeter son venin, ou celui de la tante Klara (irrésistible Hélène VIVIÈS) qui n'apprécie ni les mésalliances ni les ouvriers, les relations interpersonnelles sont exceptionnellement non conflictuelle chez Fassbinder. Le cinéaste n'a tourné que cinq épisodes de son épopée acidulée - nettement plus dark, les trois derniers restés dans les tiroirs auraient sans doute colorisé différemment l'ensemble. Un geste subversif demeure : la télévision n'avait pas prévu que la saga familiale commandée aurait lieu dans une usine, à l'époque où la moitié des actifs allemands étaient ouvriers.

Lors de sa diffusion, le succès populaire fut total, et les critiques vinrent de la droite et de l'extrême gauche jugeant la fable désespérément peu réaliste. Durant la première partie, les ouvriers doivent néanmoins lutter pour que leur prime de rendement leur soit accordée. Que se passe-t-il, pour qu'après l'entracte, on ait eu le sentiment d'être placée dans une cellule de dégrisement, tandis que Julie Deliquet, Fassbinder, et la quinzaine d'acteurs sur le plateau continuaient leur montée en puissance fabuleuse ? Certes, il y a un banquet, façon kermesse, et le groupe investit l'atelier pour la transformer en salle des fêtes. Certes, Monika est bien isolée lorsqu'elle répète combien sa vie est insupportable, et que tante Klara la renvoie à son statut de prolétaire qui a épousé un cadre. Et certes, les ouvriers sont les premiers surpris de la simplicité avec laquelle ils obtiennent le droit de s'autogérer sans la moindre résistance de la part de la direction. «Franchement, nous pensions que nous allions devoir nous battre», expliquent-ils à la cheffe d'atelier (excellente Julie André) toute trépignante de perdre son autorité.

«DÉBROUILLE»

Le dénouement idyllique, sans casser d'œuf, ni l'ombre d'une lutte, frustre le spectateur d'une étape essentielle si bien que la pièce en devient, par un hasard du calendrier, le contrepoint de 7 Minutes, le huis clos de Stefano Massini qui

montre précisément un moment de bascule, la prise de décision collective de onze femmes en colère, spectacle que l'on peut encore découvrir au théâtre du Vieux-Colombier. Quelque chose chiffonne : pourquoi donc mettre sur scène la saga de Fassbinder aujourd'hui, quand nombre d'usines ont fermé ? Rencontrée dans un café après avoir vu la pièce, Julie Deliquet défend au contraire la forte actualité du feuilleton adapté avec Florence Seyvos et Julie André pendant le confinement. «Durant cette période, en Seine-Saint-Denis, on a vécu la débrouille à tous les étages et la solidarité intergénérationnelle. A travers cette pièce, j'ai eu envie de montrer cette capacité à s'auto organiser, quand les politiques défont. Oui, les solutions sont provisoires mais elles existent.»

Comme toujours avec Julie Deliquet, le processus de création a tout autant compté que le résultat. Ici comme jamais, les acteurs, dont certains font leurs premiers pas sur scène, ont été au service de la dramaturgie plutôt que du parcours de leur personnage. Hanna Schygulla, actrice fétiche de Fassbinder et spectatrice le même jour que nous, a reconnu sur scène l'énergie et le sens du groupe du cinéaste frénétique mort à 37 ans. La solaire Marion fut l'un de ses premiers rôles, le tournage se déroulait dans une usine, et elle osait à peine porter la voix pour ne pas déranger les ouvriers qui travaillaient en même temps.

Huit jours ne font pas un jour, mis en scène par Julie Deliquet, d'après R.W. Fassbinder jusqu'au 17 octobre au TGP, à Saint-Denis, puis grande tournée. Sept minutes de Stefano Massini, mis en scène par Maëlle Poésy, jusqu'au 17 octobre, au théâtre du Vieux-Colombier.

Anne Diatkine

Les Inrockuptibles

Arts & Scène

“Huit Heures ne font pas un jour”, la réjouissante première création de Julie Deliquet en tant que directrice du TGP

publié le 6 octobre 2021



© Pascal Victor/ArtComPress

Joyeux, optimiste et assumant sa force de vie et de travail, le monde ouvrier mis à l'honneur chez Rainer Werner Fassbinder et adapté par Julie Deliquet sape avec faconde tous les préjugés.

De Rainer Werner Fassbinder, on connaît l'œuvre filmique, subversive et politiquement radicale. Mais il est aussi l'auteur d'une série télévisée, *Huit Heures ne font pas un jour*, réalisée dans les années 1970, qui fit un tabac auprès du public et dans laquelle il relate les jours heureux et l'émancipation tous azimuts d'une famille ouvrière à Cologne.

En huit épisodes, on y suit le parcours de Jochen, de sa rencontre amoureuse avec Marion à ses luttes au sein de l'entreprise pour faire reconnaître la valeur du travail et la juste rémunération de ses employé-es, qui poussent le bouchon de leurs revendications jusqu'à l'autogestion. Chez les membres de la famille de Jochen, de sa grand-mère - rétive à tout ordre arbitraire et dotée d'un appétit de vivre féroce - à ses parents et à sa soeur,

épouse maltraitée, ou à travers ses collègues, un seul mot d'ordre est audible : l'union fait la force.

Des ouvriers et ouvrières heureux-euses ? Maître-esses de leur destin, de leur outil de travail ? Des relations familiales et amicales où la confrontation, ou même le conflit, participent de l'épanouissement personnel ? Voir dans cette série une vision bisounours de la lutte des classes et de la société allemande des seventies est tentant. Et de l'ordre du réflexe, du préjugé basique, voire de l'autodéfense... Du reste, les critiques de l'époque n'ont pas manqué d'être acerbes.

UTOPIE OPTIMISTE

C'est pourtant cela, cette utopie optimiste, qui a séduit Julie Deliquet et qu'elle a décidé de monter en guise de création inaugurale au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, qu'elle dirige depuis plus d'un an, de confinement en confinement. Une quinzaine d'acteur-trices, de toutes générations, sont réunies sur le plateau où le décor unique, une salle de travail dans l'usine, se transforme en un tourne-main et devient chambre, salle de détente ou de banquet.

Tout repose sur l'énergie sans faille des comédien-nes, la confiance qu'ils et elles font à leurs personnages pour dépasser leurs doutes, leurs craintes, leurs sales tendances à la violence, ou la soumission, ou le racisme... Mine de rien, c'est le portrait d'une société qui entend ne laisser personne sur le bas-côté que dressent Fassbinder autant que Julie Deliquet. Et c'est un acte, esthétique et politique, porté par une troupe formidable, qui redonne du courage après un si long temps d'arrêt au théâtre. Haut les cœurs !

Huit Heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder, adaptation et mise en scène Julie Deliquet, avec Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Évelyne Didi, Christian Drillaud, Olivier Fallez... Jusqu'au 17 octobre, Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis ; en tournée jusqu'en avril 2022.

Fabienne Arvers

Au Théâtre Gérard Philipe, l'usine en habits de fête pour *Huit heures ne font pas un jour*

Publié le 4 octobre 2021



La pièce de théâtre *Huit heures ne font pas un jour*, de Rainer Werner Fassbinder, mise en scène par Julie Deliquet au Théâtre Gérard Philipe. *Pascal VICTOR/ArtComPress via Leemage*

CRITIQUE - Julie Deliquet adapte en virtuose au théâtre la chronique familiale et série télévisée à succès de Rainer Werner Fassbinder.

Une famille débarque dans un joyeux brouhaha, les bras chargés de paquets, elle vient célébrer l'anniversaire de « Mamie » (Évelyne Didi grandiose) dans l'usine d'outillage où travaillent son fils Wolf (Éric Charon, un air de Woody Allen) et son petit-fils Jochen (Mikael Treguer). Marion (Ambre Febvre), la petite amie de ce dernier les rejoint. L'ambiance est à la fête, la grand-mère est un personnage fantasque, ses proches sont prolixes et le schnaps coule à flots. Mais les retrouvailles font aussi ressurgir les mésententes, les non-dits entre les généra

tions et également les difficultés latentes des ouvriers confrontés à leurs employés.

«Une nouvelle fois, Julie Deliquet s’empare d’une fiction, ici *Huit heures ne font pas un jour*, le feuilleton allemand de Rainer Werner Fassbinder (1945–1982) pour parler du monde du travail, de lutte sociale et immerger le public au cœur d’une tribu haute en couleur, mais proche du spectateur.»

COMÉDIENS IMPECCABLES

En accord avec le traducteur du texte Laurent Muhleisen (Éditions de l’Arche), elle a conservé la période des années 1970 pour donner un aspect universel aux thématiques traitées avec, en pôle position, la solidarité. Après moult débats, pour chacun des protagonistes, l’intérêt du collectif domine sur le personnel, un sentiment de solidarité, de fraternité et l’amour, quel qu’il soit, l’emportent sur la tentation du pouvoir et de l’égoïsme. Et une fois n’est pas coutume chez Fassbinder, l’optimisme est de mise et le message passe avec humour.

Comme pour *Un conte de Noël* magnifiquement adapté du film d’Arnaud Desplechin, Julie Deliquet s’appuie sur une troupe talentueuse qu’elle entraîne à sa suite avec une aisance bluffante. Les comédiens (13 au total) sont impeccables, ils jouent souvent plusieurs rôles, se métamorphosent sur le plateau comme par magie. La directrice du Théâtre Gérard Philipe réussit à faire toucher du doigt la réalité d’un monde pas tout à fait disparu. Après trois heures en leur compagnie, le public sort avec l’impression d’avoir agrandi sa propre famille.

Jusqu’au 17 octobre au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis (93). Tél.: 01 48 13 70 00.

Nathalie Simon

HUIT HEURES NE FONT PAS UN JOUR - C'est la lutte joyeuse !

Publié le 4 octobre 2021



© Pascale Fournier / TGP

L'esprit de Woody Allen souffle sur cette famille d'ouvriers allemands. La grand-mère Luise (Evelyn Didi) vante la disponibilité de son amant (Christian Drillaud) et les bienfaits du schnaps. Wolf (Eric Charon) qui travaille dans une usine d'outillage avec son rejeton Jochen (Mikaël Treguer) le voit tomber amoureux d'une jeune fille (Ambre Febvre). Un coeur solitaire cherche sa moitié, un autre subit les violences de son mari. Mais comme Guillaume Apollinaire, la smala pourrait dire que «*La joie venait toujours après la peine*». Julie Deliquet qui s'est déjà illustrée avec *Un conte de Noël*, une adaptation ambitieuse du film d'Arnaud Desplechin est passée maître dans l'art de transposer la fiction au théâtre. Elle le prouve une fois encore en revisitant *Huit heures ne font pas un jour*, d'après la série télévisée que Rainer Werner Fassbinder a réalisée à 27 ans. Le quotidien d'une tribu exemplaire des années 70 témoigne de l'idéal du réalisateur qui imagine un monde meilleur où règneraient fraternité et solidarité. Evoquant en passant la condition des femmes. Il serait réjoui par ce spectacle composé de cinq épisodes dans la traduction de Laurent Mulheisen. «*Il y a des moments formidables*», constate Wolf. Pendant les trois heures de représentation (dont dix minutes d'entracte), il y en a beaucoup. Julie Deliquet est une chef de troupe hors pair, ses treize comédiens jouent leur partition avec allant et talent. Sa première création comme directrice du Théâtre Gérard Philipe est à voir absolument.

Huit heures ne font pas un jour, d'après Rainer Werner Fassbinder, mise en scène Julie Deliquet

Théâtre Gérard Philipe, 93210 Saint-Denis, 01 48 13 70 00, jusqu'au 17/10/21, texte de la pièce (Éditions de L'Arche, 304 p., 19,50€)

Nathalie Simon



MEDIAPART

Rainer Werner Fassbinder et Julie Deliquet : une rencontre au sommet

publié le 2 octobre 2021

Nouvelle directrice du TGP de Saint Denis, Julie Deliquet signe *8 heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder, une œuvre jusqu'alors non traduite. Une saga magnifique au cœur du monde ouvrier où l'utopie et la lutte, l'humour et l'amour s'épaulent, où les quatorze actrices et acteurs réunis forment une formidable troupe. On rit, on rage, on rêve. Quel bonheur !



scène de *Huit heures ne font pas un jour* © Photo Pascal Victor/Opale

C'est Claire Stavaux, la jeune et dynamique directrice des éditions de l'Arche qui a parlé à Julie Deliquet de ce texte méconnu (en France) de Fassbinder *8 heures ne font pas un jour*, une série écrite et réalisée (en partie, 5 épisodes sur 8) pour une chaîne de télévision allemande et qui connut à l'époque (début des années 70) un beau succès. Le texte, traduit par Laurent Muhleisen, paraît

ces jours-ci à l'Arche pour accompagner le spectacle de Julie Deliquet qui s'en tient aux cinq premiers épisodes (ceux filmés par Fassbinder). Le volume, plus de trois cents pages, va jusqu'au huitième et dernier épisode écrit. Une plongée dans la vie ouvrière, côté privé et côté boulot, que Julie Deliquet entrelace avec la complicité de Julie André et Florence Seyvos pour la version scénique du texte, Zoé Pautet pour la scénographie, Pascale Fournier et Richard Sandra pour la collaboration artistique.

Et je m'en voudrais d'attendre pour citer les quatorze actrices et acteurs qui portent haut et fort cette aventure collective à la mise en scène revendiquée. Plusieurs sont membres du collectif In vitro, la compagnie dirigée par Julie Deliquet (Julie André, Eric Charon, Olivier Faliez, Agnès Ramy, David Seigneur, Hélène Viviès) riche en beaux souvenirs. D'autres sont issus d'une promotion de l'école de Saint-Etienne dont Julie Deliquet a été la marraine (Lina Alsayed, Ambre Febvre, Brahim Koutari, Mikaël Treguer). Enfin y figurent des comédiens qui ont roulé leur bosse comme Christian Drillaud ou Zakariya Gouram. Last but not least, Evelyne Didi (Théâtre éclaté d'Annecy auprès d'Alain Françon, riches années Jean-Pierre Vincent au TNS, proche de Matthias Langhoff, etc.) qui, dans le rôle de Luise (dont on fête les soixante ans), est comme la mascotte du spectacle, son bienveillant porte-bonheur, portant allègement, au-delà des luttes et des disputes, une vision tonique de l'art de vivre ensemble, bénissant de son sourire le couple qui se forme sous nos yeux entre Jochen et Marion, veillant à maintenir à flot le joyeux et frondeur humanisme qui innerve la soirée, trois heures durant (bref entracte) sans le moindre temps mort.

Les sphères familiales, amoureuses, amicales et ouvrières se mêlent. On oscille entre vie personnelle et vie professionnelle. Kâthe (Julie André), la fille de Luise est mariée avec l'ouvrier râleur de l'usine Wolf (Eric Charon), ils ont deux enfants Jochen (Mikael Treguer) et Monika (Lina Alsayed) laquelle a épousé Harald (Olivier Faliez); tante Klara (Hélène Viviès) est l'autre fille de Luise; Marion (Ambre Febvre) devient, sous nos yeux, la petite amie de Jochen, Manfred (Brahim Koutari) est le meilleur ami de ce dernier et son collègue à l'usine, il est aussi un amour de jeunesse de Monika; Irmgarg (Agnès Ramy) est une collègue de bureau (petites annonces) et amie de Marion; Franz (David Seigneur) est l'ouvrier qui, encouragé et soutenu par ses camarades deviendra contremaître; Grégor (Christian Drillaud) est le vieil amant souffreteux de Luise. Enfin intervient aussi une enfant, Sylvia (plusieurs se relaient de soir en soir), fille de Monika et Harald. A tout le moins, trois générations.

Ce listing, un peu fastidieux à l'écrit, est fluide et on ne peut plus lisible à la scène. Notons en passant le beau travail des costumes signés Julie Scobeltzine. La série de Fassbinder comporte une cinquantaine de personnages, Deliquet s'en tient à une vingtaine. Tout cela façonne un nuancier d'êtres humains loin des personnages réduits à quelques traits avec lesquels se contentent nombre d'auteurs dès qu'ils entendent mettre en scène des ouvriers et des émigrés. Au demeurant, on serait bien en peine de trouver une telle série sur les chaînes françaises et en Allemagne, elle reste une exception. Elle n'avait jamais, outre Rhin, et ailleurs, fait l'objet d'une adaptation théâtrale, c'est donc à une première mondiale à laquelle nous assistons au TGP.



scène de "Huit heures ne font pas un jour" © Photo Pascal Victor/Opale

La scénographie active ces perpétuels passages entre les appartement et l'usine, les cabinets et la rue, le coin douche à l'usine et le coin chambre, l'espace centrale pouvant tout à tour celui de l'usine où on se réunit pour discuter et celui des fêtes, l'anniversaire de Luise et plus tard le mariage de Jochen et Marion. Les scènes collectives dominent mais la scénographies comme le texte de Fassbinder offrent des flashes d'intimité salutaires.

Si la question de la suppression possible d'une prime de rendement crispe les ouvriers de l'usine et met en lumière leur dissensions, ils ne campent jamais dans des positions classiques (grève, débrayage) qu'auraient proposé les syndicats (ils sont inexistantes ou hors champ comme dans *7 minutes* la pièce de Massini, lire ici). Ils optent pour de petits sabotages, mettent au point un système inventif d'organisation du travail ou poussent à ce que l'un d'eux devienne, leur contremaître. On pense à ces rêves d'autogestion en vogue dans ces années là, Lipp and co.. Dans la sphère privée les femmes s'émancipent, mais le machisme bande encore orgueilleusement et met à mal certains couples lesquels se font, se défont ou se rabibochent. A la recherche d'appartement ou au déménagement de certains correspond le changement d'emplacement imminent pour l'usine. L'interface est constant et donne son rythme binaire à la représentation où la femme n'est ni l'avenir ni la chose de l'homme, mais son égal et quand ce n'est pas le cas, le couple tend à vaciller. L'homme, la femme, le monde sont transformables nous dit Fassbinder nullement dupe de sa volontariste naïveté. Fassbinder aime aussi illustrer le vieux tube de la classe ou ouvrière « l'union fait la force » (qui engendrera plus tard le « tous ensemble ») que cela soit au sein de l'entreprise ou à l'heure de récupérer une bibliothèques désaffectée pour, sans autorisation, en faire une garderie pour enfants sous l'impulsion de la vieille Luise, toujours à l'affût.

Pour finir, saluons le travail de mise en scène et de direction d'acteur de la phénoménale Julie Deliquet. A la fois cheffe d'entreprise, de bande et de troupe, patronne et copine, brasseuse d'utopie et amoureuse du petit détail qui fait vibrer les cœurs les plus endurcis. Son aventure à la tête du Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, retardée par le Covid, commence par un bel éblouissement.

L'intégralité des huit épisodes de Huit heures ne font pas un jour est publiée par L'Arche Éditeur., 304p, 19,50 euros

Jean-Pierre THIBAUDAT